

## DEVOIR SUR TABLE

Mercredi 13 novembre 2024

Durée : 4H

Format : Centrale-Supélec

### Rédaction

#### I Résumé de texte

*Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.*

L'existence humaine n'est pas menacée par l'isolement, car celui-ci est impossible ; elle est menacée par certaines formes de communication, appauvrissantes et aliénantes, et aussi par les représentations individualistes de cette existence qui ont cours, et qui nous font vivre comme une tragédie ce qui est la condition humaine même : notre incomplétude originelle et le besoin que nous avons des autres. Car ces représentations ne sont pas un reflet passif du réel, elles déterminent nos valeurs et par là agissent sur ce réel. Ce sont ces représentations qui font que tant d'individus, tel un Don Juan, perçoivent les attachements avec les autres comme des chaînes, ou du moins comme des filets paralysants. Benjamin Constant aura passé sa vie à se débattre avec ce paradoxe qui n'en est pas un : comment défendre l'autonomie politique de l'individu tout en constatant son extrême dépendance sociale ? « Bizarre espèce humaine ! s'exclame-t-il dans son *Journal*, qui ne peut jamais être indépendante. » Or la dépendance n'est pas aliénante, la socialité n'est pas maudite, elle est libératrice ; il faut se débarrasser des illusions individualistes. Il n'est pas de plénitude hors les relations aux autres ; le réconfort, la reconnaissance, la coopération, l'imitation, la compétition, la communion avec autrui peuvent être vécus dans le bonheur.

Les comportements sociaux de l'homme sont le terrain sur lequel se bâtit la morale ; il est d'autant plus important de séparer la description des choix moraux de celle de l'appareil psychique lui-même. Rien n'a autant nui à la connaissance de l'existence spécifiquement humaine que sa perception à travers des termes exclusivement moraux, comme « vanité » ou « soif de gloire » ; justifier moralement notre prétendu égoïsme primordial ne nous avance pas davantage. Il ne faut voir dans la socialité ni une qualité à cultiver ni une tare à extirper, et ne la réduire ni à la générosité ni à la vanité. Tout un chacun a le droit

d'exister, et il sollicite, pour parvenir à son but, le regard d'autrui : cette sollicitation n'est en rien condamnable ; ne relevant pas d'un quelconque choix, elle est par définition extramorale. Vivre en société n'est pas « surmonter nos penchants » (l'exigence que Kant adressait à nos actions morales). Cela ne veut pas dire qu'égoïsme et altruisme n'existent pas ou se valent, mais que leur distinction n'influence en rien notre socialité. Si, du point de vue moral, le comportement altruiste est préférable, il ne s'ensuit pas, on l'a vu à propos du dévouement, qu'il est « désintéressé » (intéressé-désintéressé est un autre couple de termes dont la valeur descriptive est, en psychologie, proche de zéro) ou qu'il produit un bien sans mélange. La psychologie ne saurait remplacer la morale, contrairement à ce qui se dit parfois ; seule une nouvelle morale peut suppléer à l'effondrement de l'ancienne. Une attitude coopérative et solidaire est moralement préférable à son contraire, et, d'un autre côté, l'autonomie de chaque individu est une valeur ; mais la socialité humaine, une fois de plus, n'a tout simplement pas de contraire.

Il serait également vain de vouloir ramener à une opposition morale la distinction entre coexistence et accomplissement : pas plus qu'elle ne se réduit à celle de la socialité et de la solitude, on ne saurait y fonder, comme semblent nous y inviter tant de moralistes anciens et modernes, la tare de la dispersion et la vertu de l'autarcie ou de la concentration. Le sentiment d'existence tiré de l'accomplissement n'est nullement plus vertueux que celui qui provient de la reconnaissance, il est seulement plus paisible. C'est que l'existence en elle-même ne se mesure pas en termes de bien et de mal, mais de bonheur et de malheur.

Est-ce à dire que, puisque les attitudes réputées morales, comme la générosité ou le dévouement, trouvent en elles-mêmes leur récompense, nous ne devons pas les tenir pour

plus vertueuses que leur contraire ? Ce serait encore confondre deux perspectives distinctes, celle de la psychologie de l'individu et celle du bien commun. Du point de vue psychologique, il est vrai, égoïsme et générosité ne s'opposent pas comme la présence ou l'absence de bénéfices pour le sujet, comme un souci de soi ou un souci des autres ; mais plutôt comme le choix de bénéfices matériels immédiats et limités et celui de bénéfices psychiques, indirects mais essentiels. Si j'instrumentalise entièrement autrui, si je le réduis au rôle de fournisseur de plaisirs immédiats, je me prive par là même des dons infiniment supérieurs qu'il pourrait m'offrir. Du point de vue politique, l'égoïsme est regrettable, l'altruisme ou le sacrifice de soi, souhaitable.

Une analyse psychologique des actes moraux n'enlève donc rien à leur valeur et ajoute même à leur attrait. Elle peut par ailleurs exercer une certaine influence sur la formulation de l'idéal moral. On a vu que le maître de la reconnaissance pouvait se comporter en tyran impitoyable, plus sévère encore que la « discipline » dont se fustigeaient naguère les moines, et, par ses exigences constamment renouvelées, empêcher à tout jamais le bonheur. Mais faut-il, l'ayant constaté, se précipiter à l'autre extrême et décider, d'avance, que tout ce que l'on fait est également bon, que l'on doit renoncer à tout idéal et à toute tentative de perfectionnement moral ? Voilà encore une alternative stérile, encore une application brutale de la loi du tiers exclu. Entre le réalisme résigné et l'idéalisme répressif reste ouverte la voie des vertus quotidiennes, point trop éloignées de nos possibilités, puisqu'elles consistent, essentiellement, en souci pour autrui et pour les autres, dont nous avons de toute façon le

plus grand besoin ; la morale ne nous oblige pas à combattre notre nature, contrairement à ce qu'enseignent aussi bien le christianisme que Kant. Se soucier des autres ne signifie nullement se priver soi-même, bien au contraire ; le voir plus clairement peut favoriser autant le bien commun que le bonheur de l'individu.

Mais ce même constat, qui pourrait apparaître comme un éloge de la vie commune, doit nous rendre conscients des menaces qui pèsent sur elle. Rousseau, dont on a vu qu'il avait, le premier en Occident, su identifier la socialité constitutive de notre espèce, n'a pas manqué de s'en apercevoir. Il n'est pas de bonheur sans les autres, dit-il. « Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien puisse aimer quelque chose ; je ne conçois pas que celui qui n'aime rien puisse être heureux. » On est heureux parce qu'on aime, on aime parce que sans l'autre on est incomplet. Mais si notre bonheur dépend exclusivement des autres, ces autres détiennent donc aussi les instruments potentiels de sa destruction. « C'est de nos affections bien plus que de nos besoins que naît le trouble de notre vie. » Les besoins physiques et matériels sont après tout faciles à satisfaire, même si une grande partie de la population mondiale n'y parvient pas encore bien ; ce sont les affections qui constituent l'essentiel de la vie, or elles dépendent des autres. « Plus il [l'homme] augmente ses attachements, plus il multiplie ses peines. » Dans un premier temps, augmenter ses attachements, c'est renforcer son sentiment d'exister ; mais en se rendant ainsi dépendant des autres, on prend des risques énormes. Car « tout ce que nous aimons nous échappera tôt ou tard, et nous y tenons comme s'il devait durer éternellement ».

**Tzvetan Todorov, *La Vie commune. Essai d'anthropologie générale*, chapitre 5 « Coexistence et accomplissement » (2013).**

## **II Dissertation**

*La dissertation devra obligatoirement confronter les quatre œuvres et y renvoyer avec précision. Elle pourra comprendre deux ou trois parties et sera courte (au maximum 1800 mots). Cet effort de concision faisant partie des attentes du jury, tout dépassement manifeste sera sanctionné.*

« Se soucier des autres ne signifie nullement se priver soi-même, bien au contraire ; le voir plus clairement peut favoriser autant le bien commun que le bonheur de l'individu. »

Vous évalueriez la pertinence de cette formule à la lumière des œuvres au programme.